

La représentation mentale d'un objet (d'un faire) est comprise, appréhendée et connue comme le résultat d'un processus de réflexion. Cet objet de pensée peut être quelque chose qui est emprunté à la vie quotidienne. En tant que tel, son contenu et sa signification sont identiques à l'objet réel de l'expérience immédiate parce qu'il se réfère à la chose même, et différents d'eux parce qu'il est le résultat d'une réflexion, dans la mesure où cette réflexion a appréhendé, a choisi l'objet à travers le contexte des autres objets qui n'apparaissent pas dans l'expérience immédiate et qui expliquent l'objet de pensée (objet thématique/connotation).

Ce processus mental (développement) choisit le concret dans la mesure où il reconstitue l'objet particulier en établissant sa relation et sa condition universelles. Les situations diaboliques, la répression exercée à tous les niveaux, et de ce fait, l'aliénation dans laquelle est situé le magma humain provoquent la détermination des connotations, comme une mise en évidence et une définition du marquage de l'appareil d'oppression. L'idée transcende par là l'apparence immédiate de l'objet pour saisir sa réalité effective ; l'homme accroissant sa domination en modifiant les choses, mais la société conservant la trace de son compositum et de son comportement morbide. La civilisation semble basée sur la répression des instincts.

Si une corde renforce l'idée de solidité, servant à lier, à faire subir par son étreinte/empreinte, à mettre en condition et dénoncer l'appareil de pression, d'oppression, de répression ; une toile (comme un drap, une bâche) renforce l'idée de souplesse, de maléabilité ; celle-ci n'étant qu'un champ d'application ; subissant la pression et l'empreinte d'un matériau, d'un corps (pictural) et mentalement du corps physique lié à l'instinct, ainsi qu'aux impulsions et au matérialisme sexuels. L'image survit là où elle se nie. Lié dès sa conception par le cordon ombilical, l'homme reste lié sa vie durant aux mouvements de sa pensée qui fabriquent son propre appareil d'oppression. Lié et noué au sevrage, nul ne peut échapper à cette emprise/empreinte de la vie. Mettre en évidence la corde (lien reliant), dénoncer l'évidence d'un matériau, s'en servir pour le faire resurgir à travers la toile/écran est le résultat de ce constat, de ce processus, de ce procès.

De ce procès en définitive, où commence le besoin de faire, de définir celui-ci comme drame/jouissance ; connotations originelles appartenant à l'individu et cherchant à s'identifier à ce qu'il a connu, à ce qu'il connaît, à ce qu'il engendre, à ce qu'il secrète, poussé par l'instinct en dépit du faire de la conscience.

Si au dire de certain logiste, le jeu de l'empreinte relève d'une pratique maniaque, on se souviendra que depuis des milliers de millénaires le temps a imposé ses empreintes, a pressé et a fossilisé des végétaux, des minéraux ; que ces marques du temps sont maintenant pour l'individu un point de référence et de réflexion sur une époque antérieure. Cette nature et ce temps connotent par le biais du flux et du reflux des compressions, des érosions, des effondrements. C'est peut-être la survivance d'une tendance primitive ; le cours du temps aidant les hommes à oublier ce qui était et ce qui peut être. L'empreinte est un phénomène absolument logique ; il paraît naturel que l'homme s'en serve et l'exploite à son gré, comme jeu ou comme pratiques signifiantes.

Dans la nuit des temps, dans la nuit des cavernes, l'homme d'Altamira de Lascaux ou d'ailleurs voulait se souvenir. Subissant les contraintes inhérentes aux conditions existentielles de son époque, ainsi que

les marques du temps qui l'oppressait, il traçait, empreintait différents sujets de son environnement, sur les parois rocheuses maniant sans limite, une chasse, un rituel. Reconnaître et magnifier la faune et la flore lui permettant de subsister ; meubler le gîte qu'il occupait (peintures rupestres, façonnage d'objets domestiques ou confection d'outils de pensée tels que talismans, amulettes, os gravés ou autres connotations). Les empreintes d'animaux laissées au sol signalent tel ou tel gibier et permettaient une chasse plus facile ; par opposition, l'empreinte de l'homme mettait en méfiance l'animal. Ailleurs, les polissoirs qu'employait le tailleur de silex devenaient par suite de frottements répétés, des empreintes/marquages en forme de sillon. D'autres attitudes similaires se manifestent dans les sociétés primitives où tout objet ayant une utilité mentale, rituelle ou domestique n'est pas pour autant dénué de valeur mais, au contraire, chargé ontologiquement (étoffes empreintes avec des tampons, tressages d'herbes).

Les époques aux mythologies dominantes, soucieuses de rapports de formes de proportions idéales et de beauté, montrent dans ce moment l'homme subissant l'emprise/empreinte d'éléments rituels et de croyances dont il fut par les mouvements de sa pensée l'inventeur puis la victime. Et toujours des connotations fétichistes étaient façonnées pour chasser les esprits mauvais ou pour implorer l'apaisement, la fécondité, poursuivant ainsi une quête d'images profanes et spi-rituelles sur murs, plafonds, parterres. Puis les mythes se sont usés avec l'achèvement d'un cycle (Point vernal) laissant l'emprise judéo-chrétienne s'étaler. Réprimant l'individu qualifié d'hérétique, imprégnant la notion de péché, empreignant d'eau bénite les nouveaux adeptes et dans un autre lieu, marquant au fer rouge les esclaves... mettant en évidence sous forme de jubé, d'icônes, de rétables tout un arsenal idéologique emprunté à son histoire-sainte subissant à nouveau l'empreinte d'un moment désormais mis en question.

Flash-back rapide noté brièvement qui suppose une mise en cause indissociable du faire de la peinture, de ses composants, de ses aléas ; dans la mesure où l'on admet la matérialité de la couleur, la matérialité des supports de la couleur, la matérialité du type qui fait la peinture, où l'on conçoit le produit peint comme travail scénique. Et faire-valoir de cette mise en cause.